

Devoir vieillir et vouloir devenir : la reliance, enjeu initiatique
The necessity of aging and the desire to grow: reconnectedness
as an initiatory issue
Tener que envejecer y querer llegar a ser: el religar como
iniciación

Marcel Bolle de Bal

Numéro 23 (63), printemps 1990

Vieillir et mourir. À la recherche de significations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033993ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1033993ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)

2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bolle de Bal, M. (1990). Devoir vieillir et vouloir devenir : la reliance, enjeu initiatique. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (23), 47–55.
<https://doi.org/10.7202/1033993ar>

Résumé de l'article

Mieux vieillir et mieux mourir, mieux accepter notre vieillir et notre mourir : ces objectifs nobles et ambitieux s'inscrivent dans tout un courant de pensée et d'action qui émerge des inquiétudes de notre temps perturbé. Face à la technocratie, l'humanisme. Face à une conception rationaliste et positiviste de la science, une conception systémique et holistique. Face à l'homme morcelé, l'homme global. Face à la division du travail et à l'éclatement de la vie, la solidarité des êtres et des âges. Face à la société de déliance, des stratégies de reliance. La reliance, enjeu fondamental, pour que le devoir-vieillir devienne, par le biais d'initiations réinventées, un vouloir-devenir, source d'un autre vivre et d'un autre mourir, ou, si l'on veut, d'un autre mûrir. Cela mérite quelques explications, un regard sur notre société, son passé, son présent et son avenir, sur ses approches du vieillir et du mourir.

Devoir vieillir et vouloir devenir : la reliance, enjeu initiatique

M. Bolle de Bal

« Si l'existence perdure, c'est qu'en général les hommes la préfèrent à la mort. »

Émile Durkheim

« Vivre, c'est mourir un peu » : ainsi pourrait-on résumer, en une formule lapidaire, le projet des organisateurs de ce numéro. Projet séduisant à plus d'un titre : leur point de vue, original et sympathique, ne consiste-t-il pas à faire sortir les idées de vieillesse et de mort, les processus du vieillir et du mourir, du ghetto où tendent à les refouler nos peurs existentielles, de l'enfer où les enferment les bonnes intentions d'une armée de gérontocrates ? Les peurs existentielles : elles sont, il faut le dire, alimentées par les logiques perverses de la société contemporaine, société de morcellement, de séparation et de déliance. Les bonnes intentions : vouloir s'occuper des « nouveaux vieux » et, à ce titre, créer pour eux un monde à part, n'est-ce pas résoudre un

problème en en créant un nouveau, en donnant naissance à une autre forme de séparation et de déliance ? Le projet auquel nous sommes invités à participer s'inscrit dans une logique bien différente : réintégrer le vieillir et le mourir dans le vivre et le devenir, rappeler que le vieillissement est notre lot quotidien, qu'il y a du jeune dans le vieux et du vieux dans le jeune, de la mort dans la vie et de la vie dans la mort, du Yin dans le Yang et du Yang dans le Yin. Telle est la dynamique de la vie organique, que la sagesse chinoise — à l'opposé de notre science cartésienne, rationaliste et déliante — a pris depuis longtemps en compte.

Sur un point, cependant, l'argumentation qui nous est proposée paraît devoir être nuancée. Il

nous est dit, dans le texte d'orientation, que le découpage de la vie en « âges » et en « étapes » comporte le risque d'une gestion technocratique de notre existence. Le risque dénoncé est réel, mais il concerne moins ce large découpage que la quantification de l'âge, sa traduction par un chiffre ou un numéro (Sullerot, 1986) que nous sommes priés de fournir à chaque (fréquente) demande des fonctionnaires de la société du rendement, du nombre, de la bureaucratie : commodités pour les statistiques, les classifications administratives, la définition des « âges-barrages » (l'âge de la majorité, celui de l'obligation scolaire, l'âge limite pour obtenir un emploi, l'âge de la retraite), ne rendent pas compte de la qualité de l'âge, de la qualité de la vie, de

48 la qualité du devenir et du vieillir de chacun d'entre nous. Or, naguère, l'âge était une notion qualitative, que l'on retrouve dans des expressions bien connues : la force de l'âge, la fleur de l'âge, le reste de son âge, le retour d'âge, et bien d'autres encore. La réalité de l'âge est d'être une durée, la durée de la vie, un cheminement, celui qui va de la naissance à la mort : en quelque sorte un synonyme ou du moins un compagnon du vieillissement (être « âgé », n'est-ce pas être « vieux » dans le langage courant ?).

Toutefois, même de ce point de vue qualitatif, la notion d'âge recouvre des contenus différents. Trois au moins peuvent être repérés :

- la Vie (le reste de son âge),
- les âges de la vie, c'est-à-dire les périodes de l'existence (le premier âge, l'âge tendre, l'âge mur, le troisième âge),
- le temps écoulé (avoir son âge, avoir un âge avancé, le grand âge).

Dans certaines sociétés à caractère initiatique, la question « Quel âge avez-vous ? » est rituellement posée aux initiés. Leur réponse, tout aussi rituelle, est formulée en termes d'âge-numéro : « j'ai trois ans ». Mais il s'agit là d'une simple apparence, d'un usage formel du langage profane. Le sens réel, profond, de la réponse est d'ordre qualitatif. Cette réponse signifie « j'ai atteint

le troisième âge, le troisième étage, le troisième stade de mon initiation » : d'abord apprenti, ensuite compagnon, je suis devenu maître, comme dans les corporations du Moyen-Âge. Dans cette réponse, les ans ne sont rien, ou seulement le symbole des progrès accomplis, des étapes franchies. Car il y a des étapes, il est vain de le nier : les étapes du vieillir, qui, plus ou moins vite, plus ou moins bien, nous mènent à la mort, qui sont aussi les étapes du mourir.

Aujourd'hui, alors que les Narcisse contemporains que nous sommes sont envahis par la hantise de vieillir et de mourir (Lasch, 1979), il paraît important de mieux vivre ce vieillir et ce mourir, de redécouvrir, à cette fin, le sens initiatique de l'âge, la réalité de l'âge, qui est d'être une durée, une notion longitudinale. (Re)-découvrir les âges de la vie, la vie des âges... Le vieillir qui relie le premier au dernier âge. Sans se cacher l'importance réelle et symbolique des passages d'un âge à l'autre (Sheehy, 1977), des « initiations » qui marquent ces passages. Sans non plus se cacher la réalité de la vieillesse : vieillesse accélérée dans la société de l'éphémère (« les vieux » dans le langage parfois affectueux de nos jeunes contemporains, ne sont-ce pas les parents ?), ralentie ou allongée dans la société médicalisée, envahissante dans la société du vieillissement, stigmatisée par les troubles physiques et/ou les rejets sociaux, essentielle néanmoins car détentrice des secrets de l'expérience, potentiellement porteuse du sens de la vie.

Mieux vieillir et mieux mourir, mieux accepter notre vieillir et notre mourir : ces objectifs nobles et ambitieux s'inscrivent dans tout un courant de pensée et d'action qui émerge des inquiétudes de notre temps perturbé. Face à la technocratie, l'humanisme. Face à une conception rationaliste et po-

sitiviste de la science, une conception systémique et holistique. Face à l'homme morcelé, l'homme global. Face à la division du travail et à l'éclatement de la vie, la solidarité des êtres et des âges. Face à la société de déliance, des stratégies de reliance. La *reliance* : enjeu fondamental, pour que le devoir-vieillir devienne, par le biais d'initiations réinventées, un vouloir-devenir, source d'un autre vivre et d'un autre mourir, ou, si l'on veut, d'un autre mûrir.

Cela mérite quelques explications, un regard sur notre société, son passé, son présent et son avenir, sur ses approches du vieillir et du mourir.



Une société de déliances : âges éclatés, vieux isolés, mort refoulée

Notre système social, fier d'être fondé sur la raison, se veut rationnel et raisonnable. Ce titre de gloire peut lui être contesté, lorsque l'on note un évident effet pervers des « rationalisations » à l'oeuvre : la désintégration communautaire, écho social de cet autre produit de l'intelligence et de l'action humaine qu'a été la désintégration atomique.

Les diagnostics des spécialistes les plus divers convergent de façon impressionnante : nous vivons à l'ère de la foule solitaire (Riesman), de la fourmilière d'hommes seuls (Camus), de la solitude collective (Buber), de la

masse atomisée (Sliviski). Notre société est émiettée, désagrégée, morcelée, sérialisée (Sartre), atomisée.

À la base de cette désintégration communautaire figure la dislocation des « groupes sociaux primaires » — la famille, le village, la paroisse, l'atelier — au sein desquels se réalisait traditionnellement la socialisation des futurs adultes. Ainsi tend à germer, par le jeu aveugle d'une raison déraisonnable, ce qui pourrait être considéré comme une réelle maladie sociale, la *déliance*, conséquence de la rupture des liens humains fondamentaux (Bolle De Bal, 1985).

Cette déliance est *cosmique* : les hommes ne sont plus reliés au Ciel (Dieu ne semble pas répondre aux appels angoissés qui lui sont adressés), ni à la Terre (les espaces verts sont dévorés par le bitume des villes bétonnantes). Elle est *ontologique* ou *anthropologique* : les nouvelles biotechnologies peuvent rompre la reliance physiologique au devenir de l'espèce (insémination artificielle, fécondation *in vitro*...). Elle est *culturelle* : les hommes n'ont plus le sentiment d'être engagés dans la construction du monde, dans la production de leur société. Elle est aussi *psychologique* : les hommes ne sont plus reliés à eux-mêmes (les frénésies de la carrière, de la consommation, de l'information surabondante ne leur laissent plus le temps — ou l'envie — de s'interroger sur leur être profond, sur le sens de leur vie et de ses âges). Elle est *fondamentalement sociale* : les hommes ne sont plus reliés aux autres, si ce n'est par des machines (la chaîne pour les producteurs, la télévision pour les consommateurs, les ordinateurs pour tous).

Les nouvelles technologies, dont il est fait aujourd'hui grand cas, accentuent dramatiquement ces phénomènes de déliance psy-

chologique, sociale, culturelle. Elles sont porteuses d'une double réalité contradictoire, paradoxale : elles développent la reliance technique, mais dissolvent la reliance humaine ; elles multiplient les possibilités d'informations et de communications, mais rendent plus aigu le problème de l'information et de la communication.

Cette déliance pathologique — antérieure à l'apparition des nouvelles technologies, mais aggravée par leur croissance exponentielle — se développe sous leur influence dans cinq directions : socio-économique (les emplois menacés), socio-technique (le travail rendu abstrait par les rationalisations successives, la taylorisation du travail administratif), socio-psychologique (la solitude paradoxale du travailleur isolé bien que relié), socio-organisationnelle (les pertes de pouvoir liées au déclin de l'autonomie professionnelle), socio-culturelle (la rupture des solidarités traditionnelles, la réduction des possibilités d'action collectives et donc d'initiation aux luttes sociales).

Emportée dans l'irrésistible dynamique de ce processus de déliance, la notion d'« âge » éclate elle aussi. Non seulement l'âge a-t-il été banalisé sous forme de chiffres, mais il a également été éparpillé en une mosaïque fluctuante de concepts flous. Les trois générations traditionnelles ont explosé en de multiples sous-groupes :

— l'enfance a été fragmentée en au moins trois classes : la petite enfance, l'adolescence, la jeunesse ;

— le monde des adultes s'est partagé entre adultes jeunes et adultes mûrs ;

— la vieillesse, terme aujourd'hui tabou, a été pudiquement répartie entre le troisième âge (l'« âge d'or » pour les retraités valides, paraît-il) et le quatrième âge (les personnes dépendant d'autrui

pour leur existence quotidienne) : la première catégorie a acquis le droit de reliance interne, qui est aussi déliance externe, est incitée à jouir en groupe de ses loisirs conquis ou imposés ; la seconde, coupée du monde, subit jusqu'à son terme le processus de déliance interne et externe.

Les classes d'âge naturelles ont été supplantées par les classes d'âge institutionnelles, artificiellement créées pour les besoins de la société productiviste : non seulement la séparation entre les jeunes, les adultes et les vieux s'est-elle nettement accentuée, mais à l'intérieur même de la jeunesse, la stratification a fait son oeuvre, aidée en cela par la logique de l'institution scolaire et de ses classes d'âge. Cette logique sociétale ne craint pas de cultiver le paradoxe : d'un côté, la règle bureaucratique décrit les chiffres qui ponctuent l'entrée dans de nouvelles classes d'âge auxquelles sont reconnues (ou enlevées) certaines fonctions (le droit de vote, le service militaire, l'éligibilité, le droit à la retraite... ou le devoir de retrait) ; de l'autre côté, la transition de l'enfance à la maturité se déploie sur toute la durée d'une adolescence prolongée, des initiatives naissent qui visent à favoriser un passage en douceur vers les troisième et quatrième âges (retraite anticipée, préretraite, travail à temps partiel, etc.).

L'âge est délié et dilué. Dé-lié, car coupé de ses liens antérieurs au sein des groupes sociaux naturels : vieillir se fait en maison de retraite (séniorie dans le meilleur des cas, hospice dans le moins bon), mourir se « réalise » à l'hôpital. Dilué, car soumis à l'atomisation des communautés traditionnelles : les vieux ne sont plus là pour conter des histoires aux enfants et tempérer par la sagesse de l'âge les inévitables tensions familiales. Le système,

50

en sa logique de déliance, a de l'âge tenu à casser le pouvoir fédérateur et les facultés de reliance, du vieillir et du mourir oublié les leçons de vie qu'ils comportaient en tant que réalités existentielles.

Alors, affirmer que le vieillir et le mourir sont un cheminement quotidien et le travail d'une vie qui refuse de se plier à une logique d'enfermement (de déliance), c'est salubre, mais c'est insuffisant. Cela ne peut occulter la réalité de cette triple déliance qui est aussi le lot quotidien des « vieux » non initiés, mal préparés à assumer leur nouveau statut :

- une déliance psychologique, lorsque se perd l'identité fondée sur la reconnaissance par autrui de ses capacités productives ;
- une déliance sociale, lorsque sont détruits les réseaux de relations professionnelles ;
- une déliance culturelle, lorsque disparaît le sentiment de remplir une fonction utile dans la construction et le fonctionnement du système social.

Appelés, par la force des choses et la faiblesse des hommes (la leur et celle des détenteurs de pouvoirs), à subir le choc brutal de ces déliances pourtant prévisibles, les jeunes « vieux » voient s'accélérer leur processus de vieillissement interne et externe. Faute d'avoir pu bénéficier d'une réelle « initiation » à la vieillesse, à l'« esprit de

vieillesse » (jouir de la sérénité que peut donner, pour cause de fatigue cellulaire, la distanciation par rapport à la vanité de certaines passions humaines), ils ne savent comment se relier à eux-mêmes, aux autres et au monde. Or l'initiation, traditionnellement et essentiellement, constitue une pratique de reliance : de reliance psychologique (à soi), sociale (aux autres), culturelle (au monde). Un bref regard en arrière, dans le temps et dans l'espace, pourrait nous suggérer quelques pistes pour redonner vie au vieillir et au mourir, au devoir-vieillir et au vouloir-devenir (vouloir-vivre et vouloir-mourir).

Vieillir et mourir hier : la considération

Les sociétés du passé sont marquées, dans nos représentations les plus courantes, par l'idée qu'alors les « âges » ne se prêtaient à nulle confusion, que le passage de l'enfance à la maturité était solennisé par des cérémonies initiatiques et des épreuves rituelles, que le « grand âge » — symbole vivant du bien vieillir et du bien mourir — était source de considération car associé à l'idée de sagesse et de pouvoir sacré (les sorciers).

Une telle représentation, sans être fausse, mérite d'être complétée, approfondie, nuancée en fonction du type de société traditionnelle auquel on se réfère.

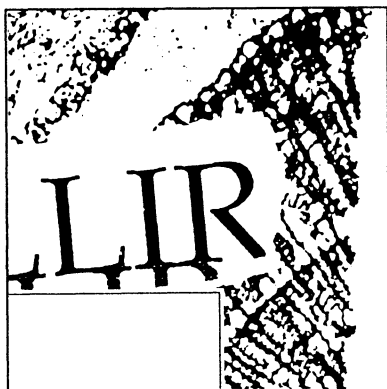
Dans les sociétés « archaïques », le passage du monde des enfants à celui des adultes se réalise en effet au travers de rites d'initiation (initiation = commencement ; l'initiation c'est une entrée) qui comportent presque toujours deux moments, celui de la séparation (du monde de l'enfance) et celui de la résurrection (dans le monde des adultes). Ils sont donc à la fois tournés vers le passé (l'enfance à quitter) et l'avenir (la vie adulte à assumer). Il s'agit

d'une institution favorisant l'insertion sociale, la reliance en ses multiples dimensions : l'initié apprend à se connaître, à se faire, à se dépasser, c'est-à-dire à surmonter en lui la nature, à réaliser en lui la société. Il est frappant — mais non étonnant — de noter l'absence de cérémonie comparable pour le passage de la catégorie des adultes à celle des vieillards. Tout se passe comme si, en l'occurrence, la culture s'effaçait devant la nature, ou du moins se laissait porter par elle : l'espérance de vie étant limitée, seuls les plus puissants survivent et, par la force de la vie, deviennent sages et/ou sorciers, bref « considérés » par les autres membres du clan. Pour eux, l'initiation ne résulte pas d'une cérémonie spécifique, mais d'un processus de sélection naturelle et culturelle.

Dans les sociétés « moyenâgeuses », le monde des jeunes et celui des adultes se confondent : dès l'âge de sept ans les jeunes sont intégrés à la vie communautaire, deviennent les compagnons des adultes pour leurs travaux et jeux quotidiens (Ariès, 1973). Dès lors point d'« initiation » de type archaïque : l'éducation n'est pas un souci, la formation s'acquiert « sur le tas » (comme nous dirions aujourd'hui), par l'apprentissage au contact des adultes et le compagnonnage au sein des corporations. L'*initiation psychossexuelle* trouve dans le *compagnonnage* un cadre institutionnel privilégié : le compagnon d'abord, le maître ensuite transmettent à l'apprenti les normes et les techniques, les valeurs, les savoirs et les pouvoirs, la morale et les secrets du métier. Ce modèle d'initiation à l'oeuvre au sein des corporations du Moyen-Âge a inspiré les rituels des sociétés secrètes contemporaines, telle par exemple la Franc-Maçonnerie. Les trois grades symboliques de base en sont en effet l'Apprenti, le Compagnon et

le Maître. Ils sont étroitement reliés aux trois étapes clés de l'existence humaine : naissance, vie et mort. L'Apprenti travaille sur lui (reliance à soi) pour *naître* à une vie nouvelle. Le Compagnon est outillé pour *vivre*, pour agir extérieurement, pour accomplir un travail en association avec autrui (reliance aux autres). Le Maître, lui, a vécu en acquérant de l'expérience, expérience dont il peut faire profiter ses compagnons, mais dont il peut aussi se servir pour construire la société (reliance au monde) et pour se préparer à *mourir* (reliance au cycle de vie). Ce rapprochement nous aide à saisir le lien étroit existant, dans ce type de société, entre l'initiation socio-professionnelle et l'initiation aux mystères des âges de la vie, du vieillir et du mourir, du devoir-vieillir et du vouloir-devenir...

Dans les sociétés traditionnelles, non encore atteintes par les vagues de l'industrialisation et de l'urbanisation, vieillir et mourir se vivent en famille, voire en communauté : reliance et considération donnent à ces devenir inéluctables toute leur signification existentielle.



Vieillir et mourir aujourd'hui : la déconsidération

Depuis plusieurs siècles, l'école occupe une place centrale dans le processus de socialisation des enfants et des jeunes adultes. Elle s'est substituée à l'apprentissage comme structure d'initiation

à la vie professionnelle. Sociologiquement, son émergence a entraîné la séparation (la déliance) des enfants du reste de la société, une sorte de « quarantaine » qui leur est imposée avant que ne leur soit octroyée la permission de participer aux activités du monde réel, celui des adultes. Un nouvel « âge » de la vie prend une importance sans cesse croissante : l'*adolescence*, période allongée qui s'étend entre la lente sortie de l'enfance et l'entrée toujours retardée dans la vie « active ». Adolescence qui va devenir l'âge vedette du XX^e siècle, objet privilégié d'études, inquiétudes et sollicitudes : n'est-il pas marqué, dans la société contemporaine, par un net ralentissement du vieillir et du mourir, du « vieillissement » psychologique et de la mort de l'enfance ?

Rassemblée dans les institutions scolaires d'une société industrielle avide de chair fraîche bien éduquée, l'adolescence donne naissance à une nouvelle réalité sociologique : la « classe des jeunes », exclue de la sphère des activités adultes, soumise à un système d'autorité patriarcale en crise profonde, ballottée entre les discours de séduction et les pratiques de marginalisation dont elle est simultanément gratifiée.

Mais la scolarisation ne marginalise pas que les jeunes. L'accumulation des connaissances à laquelle elle contribue entraîne l'exclusion symétrique des plus âgés, dont le savoir technique est prématurément « vieilli », déconsidéré, condamné à une mort prochaine (la société technologique tend à sous-estimer la valeur de cet autre savoir précieux engrangé par les « Vieux » : le savoir humain, social et psychosocial, fruit d'une longue expérience de vie...). Une société qui a fait de l'éducation son atout majeur de développement ne peut donc manquer de se poser les

problèmes du vieillissement des connaissances, de l'éducation permanente, des déliances sociales induites par sa logique d'acculturation, dont la trame est constituée par un mélange explosif de raison et de déraison.

La raison, nous l'avons dit, est l'orgueil et la fierté de notre société industrielle développée. Par application des sciences dites humaines — sociologie, psychologie — ce système social tente de « récupérer » et de « normaliser » les déviations de l'irrationnel, de l'affectivité : l'érotisme est dégradé en pornographie, l'inconscient courtisé et malaxé par la publicité, les négociations collectives conçues comme moyen d'intégration du syndicalisme et de la classe ouvrière. Mais l'affectivité refoulée revient au galop, nous rappelle qu'elle n'est pas morte. Face au totalitarisme de la raison sociétale, les âges se rebiffent. Les jeunes clament : « faites l'amour, pas la guerre », « l'imagination au pouvoir ». De leur côté, les vieux, tout étonnés de leur audace, s'entendent dire : « nous aussi, nous voulons, nous pouvons encore aimer, être utiles, être aimés ». Les âges révoltés, les vieillissants rajeunis retrouvent l'énergie des passions, le feu des sentiments, le refus des dévaluations et des déliances imposées.

Car tous les âges, préoccupés d'un possible vieillissement précoce, se sentent menacés :

- les jeunes, de ne pas trouver d'emploi, de ne pas être considérés ;

- les vieux, d'être expulsés de leur emploi alors qu'ils se sentent encore jeunes, d'être déconsidérés (considérés comme des « plus-bons-à-rien ») ;

- les adultes actifs de devoir supporter l'énorme charge des inactifs (jeunes et vieux).

La jeunesse a peur et fait peur. La vieillesse fait peur et a peur.

52

À chaque âge sa menace spécifique. Avec, au bout du chemin, une menace commune : celle des conflits entre classes d'âge, des conflits de générations, des conflits entre jeunes vieux et vieux jeunes.

Un des traits caractéristiques de nos sociétés industrielles est en effet d'avoir transformé le problème classique du « conflit des générations » — les enfants souhaitant mériter les droits et privilèges des parents — en une réelle « crise des générations » (Mendel, 1969) où l'envie même de succéder, de recueillir l'héritage a été — ne fût-ce que l'espace d'un instant dans l'histoire, autour de Mai 1968 — étouffée, condamnée. Il faut dire que l'« héritage » des parents est dévalué (déévaluation... inflation... l'inflation des connaissances n'est pas étrangère à cette dévaluation de l'héritage) : la société des parents — mécanisée, atomisée, bureaucratisée, rationalisée, répressive — ne séduit guère les jeunes. D'autant plus que les « vieux », grâce aux progrès de la médecine et de l'hygiène, tardent à mourir. Toutefois — crise oblige — les attitudes deviennent aujourd'hui plus nuancées : l'héritage n'est plus systématiquement vilipendé, les jeunes ont le sentiment d'avoir bien éduqué leurs « vieux », au fond plutôt sympathiques et pas si inutiles que cela. En revanche ces « vieux » à qui l'on apprend à ne

pas ou ne plus se sentir vieux commencent à être parqués dans une situation de marginalité, de déliance et d'isolement culturel et affectif semblable à celle qui a nourri la révolte des jeunes et la crise de leurs rapports avec les adultes dits actifs. Cela signifie-t-il que leur révolte sera pareille et qu'une crise des générations d'un nouveau type, entre troisième et deuxième âges, s'annonce à l'horizon du prochain millénaire ? Rien ne permet ni de retenir, ni de rejeter cette hypothèse a priori. L'émergence du mouvement des « panthères grises » donne à penser qu'il pourrait y avoir là anguille sous roche...

Au cœur de cette problématique et de ce risque : la déliance et la déconsidération humaines inscrites dans l'actuel devenir social. Sous-tendant celles-ci : la dévaluation des cérémonies et *rites d'initiation* qui traditionnellement célébraient le passage de l'enfance au monde des adultes, accéléraient et valorisaient le vieillir et le mourir (partiel) de l'enfance. Les seuls vestiges de tels rites, qui conservent leur fonction sous une forme abâtardie, sont la pratique (contestée) des baptêmes étudiants, et celle (non moins contestée) des examens scolaires, en particulier universitaires. Mais en ce qui concerne ces derniers, la multiplication des évaluations tend à remplacer l'examen unique — épreuve globale, plus ou moins initiatique, imposant et révélant les capacités de synthèse — par le contrôle des connaissances et du savoir. L'évaluation continue de l'enfance à la retraite. Dans de telles conditions, le statut de l'adulte devient de plus en plus difficile à atteindre : l'initiation se réduit à l'apprentissage de techniques spécialisées, l'examen n'est plus qu'une caricature de rites d'initiation. La réussite des examens n'est plus qu'un signe : celui que les hom-

mes sont bons pour le travail, bons pour le service de la production en miettes. Comme le service militaire — cette autre structure mythique d'initiation — les décrète bons pour la mise en miettes du monde.

L'homme ainsi étiqueté, marqué, stigmatisé n'est point l'adulte réellement initié, c'est-à-dire doté d'un Moi fort et autonome : c'est l'adulte dont a besoin la société industrielle, spécialisé, hétéronome, disponible et flexible, raisonnable et raisonné, produit parfait des rationalisations sociétales. Il n'a pas « vieilli » dans les règles de l'art : or — les oenologues le savent bien — le respect de ces règles est indispensable pour que le bon vin puisse réellement s'épanouir, arriver à maturité, exalter la vie au moment où il meurt en marquant de son empreinte les papilles des connaisseurs...

La machine a tué l'initiation, comme l'industrie a étouffé l'artisanat. Mais méfions-nous des apparences. Les initiations traditionnelles se sont étiolées, les cérémonies d'initiation se sont dégradées, mais l'initiation n'a pas disparu. Elle demeure, fonctionnelle plus qu'humaine. L'ambition, elle aussi, s'est émietlée : ne parlons plus de former l'homme-Maître, soyons « réalistes », produisons le producteur fonctionnel, l'homme dé-lié, adapté à la société de déliance.

Car l'initiation à la société de déliance est en marche. Songeons-y un instant : quelle initiation, quelle épreuve initiatique subissent

— le chômeur que sa qualité de chômeur enfonce chaque jour davantage dans le chômage ?

— l'ouvrier privé de tout contact avec son œuvre ?

— le travailleur séparé de ses camarades et communiquant avec eux par cartes perforées ?

— le cadre soudainement invité à prendre une retraite anticipée ?

— les mineurs qui assistent impuissants à la fermeture de leurs charbonnages ?

Ce sont des initiations à la déliance, voire, en poussant un peu le trait, des initiations à l'état d'homme prérobotisé, des initiations incitant à devenir des êtres performants plutôt que des êtres transformants, des êtres évanouis plutôt que des êtres épanouis, des êtres vieillissants plutôt que des êtres mûrissants.

Ce sont, ajouterai-je, des initiations « diaboliques », à l'opposé des initiations traditionnelles, fondées sur le recours à la « Symbolique » : le diabolique (du grec *diabolikos*, ce qui désunit et sépare) est de l'ordre de la déliance, le symbolique (du grec *sunbolikos*, ce qui réunit et relie) est de l'ordre de la reliance. « Diaboliques », car insidieuses et déliantes, ces initiations au chômage, à la bureaucratie et à la technocratie ne peuvent qu'accélérer le vieillir et le mourir de ceux qui les subissent, sans considération pour leurs légitimes aspirations à la reliance sociale.



Vieillir et mourir demain : la re-considération

Face à la déliance polymorphe typique de la société industrielle naissent et croissent en effet, au sein de toutes les classes d'âge, des *aspirations* de reliance, en particulier des aspirations de reliance sociale : les individus déliés, isolés, séparés aspirent à être

re-liés, et à être *reliés autrement*. Ces aspirations émergentes constituent indéniablement un enjeu sociétal de première importance pour nos politiques sociales d'aujourd'hui et de demain... enjeu actuellement pris en charge par le mouvement écologiste, dont l'audience parmi les jeunes mérite d'inciter les moins jeunes à la réflexion.

En d'autres termes, l'enjeu consiste à imaginer et à réinventer, à côté des reliesances techniques qui isolent, des reliesances humaines qui privilégient les communications existentielles, et non plus les communications fonctionnelles. C'est-à-dire, dans le cadre des pratiques du vieillir et du mourir : remplacer ou humaniser l'âge-quantité par l'âge-qualité, l'âge-renseignement par l'âge-enseignement, l'âge-numéro symbole de l'éphémère par l'âge-génération expression de la durée, de la maturation et de la reliance. Bref procéder à une réelle *reconsidération* de l'âge et de son essence : le vieillir et le mourir. À cette fin, imaginer des formules rénovées d'initiation, conçues comme procès de reliance, quête de reliance, acte de reliance. Une initiation dont la signification essentielle consisterait à exprimer le refus du morcellement de l'homme et de l'isolement des âges, à modeler un homme global, complet. Une initiation qui supposerait la mise sur pied de structures de reliance novatrices, contre-pied de celles qu'offre la société de déliance.

Dans les sociétés traditionnelles, l'initiation, réservée aux jeunes mâles, était brutale mais porteuse de sens : transition brusquée, elle scellait le passage à l'âge adulte. Dans les sociétés industrielles, une transition brusquée subsiste : celle que subissent les personnes d'un « certain âge » (des deux sexes) soudainement exclues du monde des « ac-

tifs » ; elle marque le passage au « troisième âge » ; par analogie, nous pouvons parler en l'occurrence d'une initiation brutale, mais non porteuse d'un sens (ou porteuse de non-sens, de perte de sens, de déliance). Dans les sociétés techniciennes de demain, il paraît utopique de vouloir recréer les structures de l'initiation traditionnelle : les conditions sociologiques ne seront plus les mêmes. Les nouvelles techniques — psychologiques, sociologiques, pédagogiques — typiques de cette société pourront peut-être tracer la voie de l'invention de substituts fonctionnels, remplissant un rôle « initiatique » adapté à la fois aux nouvelles réalités sociétales et aux valeurs de reliance évoquées il y a un instant.

Pour les adultes, en prise avec les différentes facettes du vieillir et du mourir, deux passages parmi d'autres appellent la mise en oeuvre de transitions douces : le retour à la vie (professionnellement) active après une période d'inactivité (professionnelle, car les femmes qui se sont préoccupées de l'éducation de leurs jeunes enfants durant quelques années — ce sont elles les premières intéressées — ne peuvent honnêtement être qualifiées d'inactives...) et l'entrée dans le troisième âge, au moment de la mise à la retraite. Deux formes de « vieillissement » ou de maturation qui peuvent être conçues comme des occasions de redéploiement, de re-naissance. Dans l'un et l'autre cas, des structures d'accueil, d'écoute, de ressourcement peuvent constituer le cadre d'une initiation à la recherche et à l'expérience de nouvelles reliesances. La valeur initiatique de programmes de préparation au re-travail ou à la retraite conçus dans un tel cadre dépend de la mesure dans laquelle ils sont axés sur la prise en charge des intérêts par eux-mêmes. Fût-ce avec

54

l'aide de travailleurs sociaux se définissant comme médiateurs de reliance.

En effet, par delà le *savoir-être* (savoir-faire et savoir-vivre) transmué par les initiations des sociétés traditionnelles, au-delà du *savoir* que veulent inculquer les initiations abâtardies des sociétés industrielles, la véritable finalité des procédures d'initiation dans le nouvel âge sociétal pourrait être définie comme l'initiation au *savoir-devenir* ou, mieux encore, au *vouloir-devenir*.

Initiation au vouloir-devenir : co-apprentissage et reliance

Le vieillir vit au sein du vivre. Le *devoir-vieillir* est la première et inéluctable règle de l'existence humaine. Notre seule marge de liberté à cet égard est celle du comment vieillir. C'est là qu'intervient le *vouloir-devenir* : entendons par là à la fois le *vouloir-être*, le *vouloir-mûrir* et, à la limite, le *vouloir-mourir*. En quelque sorte, se concevoir, se vouloir et se faire agent social, acteur social, producteur de sa vie, de son âge, de sa société, de son devenir. Accepter de vieillir pour rester jeune, accepter de mourir pour nourrir sa vie, vouloir mûrir pour, de chaque âge, savourer les fruits bouleversants. Méditer ces quelques vérités de bon sens (Singer, 1984 : 180 et suivantes) :

Ce n'est certes pas la vieillesse qui nous détruit, mais l'image que nous nous en sommes faite.

Pour qui s'attend à la déchéance, il n'y a pas d'illusion possible : elle sera au rendez-vous.

Celui qui sa vie durant a creusé le tombeau de son âme l'y couchera.

La représentation même de la déchéance entraîne irrévocablement sa venue. Nous vivons et mourons de nos images.

Dans cette perspective d'initiation et d'encouragement au vouloir-devenir, ne conviendrait-il pas d'envisager la création, la multiplication et le développement de ce qu'on pourrait appeler des *structures de co-apprentissage*, structures mixtes (car mêlant des personnes d'âges différents) d'éducation et de formation, d'apprentissage et d'initiation ? Au contact des anciens, les jeunes apprendraient la relativité, le pragmatisme et, peut-être, la sagesse ; de leur côté, les anciens bénéficieraient de l'énergie, de la spontanéité, de la créativité des jeunes. Les jeunes auraient de la sorte l'occasion de percer le mystère de ce travail adulte si souvent invisible, les vieux éprouveraient la joie vitale de faire bénéficier les générations montantes de leur « sagesse » et par là d'espérer vivre au-delà de la mort prochaine. Les uns et les autres pourraient s'entraider pour imaginer des solutions au problème de la soumission à l'Autorité : les jeunes qui éprouvent du mal à s'y soumettre et les vieux qui éprouvent du mal à ne pas s'y soumettre devraient pouvoir trouver ensemble la voie d'un juste milieu adapté aux besoins contradictoires de chacun. Au lieu d'enfants infantilisés et d'adultes infantilisés — tels ceux que la société de consommation hédoniste fabrique à la pelle, et à l'aune de ses appétits — le co-apprentissage devrait contribuer à la formation d'adolescents matures et d'adultes ayant retrouvé ou conservé le « don d'enfance » : dans la société de demain il

importera de demeurer enfant pour devenir adulte (et non, comme aujourd'hui, de s'efforcer à tout prix de tuer cet enfant qui sommeille en nous). Que, grâce au co-apprentissage, l'enfant apprenne à connaître l'adulte en lui et que l'adulte préserve l'enfant en lui : ainsi le vieillir et le mourir seront-ils reconnus comme des réalités quotidiennes et universelles, ainsi cesseront-ils d'apparaître comme le triste sort d'une catégorie sociale pestiférée.

De telles formules de co-apprentissage pourraient constituer les premiers jalons d'une réévaluation critique des divers programmes de recyclage et d'éducation permanente : trop souvent ceux-ci, malgré les louables efforts de leurs promoteurs, produisent des effets paradoxaux, contraires aux intentions de départ. Par exemple, ils peuvent, si l'on n'y prend garde, renforcer cet « infantilisme » (passivité et soumission) des adultes conditionnés tout au long de leur vie, et consolider le ghetto des âges, l'exclusion des « vieux » (Combaz, 1987).

Or douze Prix Nobel ont pris la peine de nous avertir en une déclaration solennelle : la diversité et la différence constituent les conditions essentielles du progrès humain. S'inscrivent évidemment à contre-courant de cette diversité les ghettos d'âges, générateurs de nouvelles et insidieuses formes de totalitarisme, le racisme anti-jeunes et le racisme anti-vieux. La création de structures de co-apprentissage irait à l'encontre de ce danger : elle devrait favoriser l'échange pluraliste, la reliance entre les générations, la fécondation mutuelle, elle serait un outil de prévention culturelle des exclusions quasi racistes, de reliance à son vieillir et à son mourir.

De *reliance à son vieillir* : variété particulière de la reliance à soi, difficile à assumer dans notre

société qui voue à la jeunesse un culte d'autant plus vif qu'elle a elle-même du mal à assumer son propre vieillissement.

De *reliance à son mourir* : acceptation à la fois de la fin incessante de certaines de nos cellules et capacités, mais aussi de la mort proche ou lointaine qui donne son sens à notre vie.

Initiation à la réalité paradoxale de l'achèvement et de l'inachèvement, au sentiment que notre vie s'achèvera un jour et sera en même temps toujours inachevée. Toute initiation, fût-ce par le co-apprentissage, devrait s'articuler autour de ce concept d'inachèvement, produire des êtres capables de vivre et d'assumer à la fois leur inachèvement et l'achèvement à l'oeuvre, des êtres capables de vivre avec les angoisses inhérentes à l'expérience de l'inachèvement et à la crainte de l'achèvement.

Le co-apprentissage ne devrait pas impliquer la suppression des différences entre les âges et les générations. Les jeunes resteront jeunes et les vieux resteront vieux : seulement les uns et les autres pourraient être amenés à mieux comprendre leur partenaire externe et interne. Les jeunes, par exemple, pourraient découvrir ces qualités que seul le vieillir présente et le mourir futur contribue à cultiver : l'acceptation de la solitude, l'ordre dans le foisonnement de l'existence, la valeur et le sens de la vie, la conscience du temps qui passe, la distance, l'humour et le détachement.

Au terme de son cheminement paradoxal — paradoxal parce qu'humain — le vouloir-devenir, qui est essentiellement vouloir-vivre et vouloir-mûrir, peut déboucher sur le *vouloir-mourir*, le *vouloir-partir* : revendication du droit au retrait, du droit à la mort digne, du droit au départ volontaire et conscient. Pourquoi et au nom de quoi nous opposerions-

nous à un tel désir, exprimé et assumé en pleine conscience ? Vieillir et mourir de la sorte, cela ne peut-il constituer une intense leçon de vie ?

Marcel Bolle de Bal
Université libre de Bruxelles

Bibliographie

- ARIÈS, Philippe. 1973. *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*. Paris, Seuil.
- BOLLE DE BAL, Marcel. 1985. *La Tentation communautaire. Les paradoxes de la reliance et de la contre-culture*. Bruxelles, Éd. de l'Université de Bruxelles.
- COMBAZ, Christian. 1987. *Éloge de l'âge*. Paris, Laffont.
- LASCH, Christophe. 1979. *Le Complexe de Narcisse. La nouvelle sensibilité américaine*. Paris, Laffont.
- MEAD, Margaret. 1971. *Le Fossé des générations*. Paris, Denoël.
- MENDEL, Gérard. 1969. *La Crise des générations*. Paris, Payot.
- SHEEHY, Gail. 1977. *Passages. Les crises prévisibles de l'âge adulte*. Paris, Belfond.
- SINGER, Christiane. 1984. *Les Âges de la vie*. Paris, Albin Michel.
- SULLEROT, Evelyne. 1986. *L'Âge de travailler*. Paris, Fayard.